

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

La paix au cœur d'Achille

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1961, tome 59, p. 13-21

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

LA PAIX

AU CŒUR D'ACHILLE

Il est, au dernier chant de l'Iliade (vers 477 et suiv.) une scène d'une très grande beauté. Pour venger la mort de son ami Patrocle tué par Hector, Achille enfin était sorti de sa tente. Oubliant la colère qu'il remâchait contre les Grecs, tout entier possédé maintenant d'une rage effrayante, il s'était rué dans la bataille, massacrant les Troyens épouvantés. Hector lui-même, abandonné par le destin et trahi par des dieux que sa piété n'intéressait plus, n'avait pu détourner de sa tête cet ouragan de sanglante passion. Sa mort pourtant n'avait pas calmé le sombre Achille : avant de livrer le cadavre du Troyen aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie, il l'outrageait de mille façons. Et voilà plusieurs jours que, du haut des remparts, le vieux roi Priam voyait chaque matin son fils traîné dans la poussière, derrière le char d'Achille lancé au grand galop. Mystérieusement poussé par les dieux, il était alors parti seul, dans la nuit tombante, pour se rendre au camp des Grecs et réclamer le corps de son enfant. C'est ici que se place notre scène : le vieillard dominant sa peur et affrontant le courroux du jeune Grec.

La tâche pour lui — et donc pour le poète — n'était pas simple. Tout au long de vingt-trois chants nous avons appris à connaître Achille, ce violent qui se livre tout d'un bloc aux impulsions qui le dominent. Amitié, colère, haine, la passion du moment envahit chaque fois son âme et la brûle sans la consumer. Car il ne faut pas espérer qu'elle se refroidisse d'elle-même : après dix-huit chants, l'amour-propre d'Achille blessé par Agamemnon saigne toujours et sa rancœur n'a rien perdu de son outrance. Les Grecs ont tout essayé pour

fléchir le héros, et deux fois Ulysse, le merveilleux parleur, a vu échouer ses mots « à la douceur de miel » et ses phrases les plus convaincantes. Car on ne persuade pas Achille, pas plus qu'on ne persuade la passion : si elle ne s'éteint d'elle-même, la passion ne cède qu'à une autre passion. C'est pourquoi la colère contre Agamemnon ne quittera la place que devant la soif de vengeance, après qu'Hector aura tué Patrocle, l'ami si tendrement chéri. Dès lors, seule la haine flambera dans l'âme d'Achille : « Je n'ai plus d'autre désir au cœur que le carnage, le sang et le gémissement des guerriers ».

Tel est le héros de l'Iliade ; pas question donc pour Priam d'essayer de convaincre le furieux vainqueur dont rien encore n'a pu assouvir la rage. Pas d'excuse à chercher, pas de droit des gens à invoquer, pas de lois fatales de la guerre à mettre en avant : Achille n'entendrait rien. Tout entier obsédé par sa douleur, le cœur plein de Patrocle et d'Hector, il restera sourd tant qu'on n'aura pas exorcisé le meurtrier désespoir qui le possède. Et la seule vue de Priam risque de déchaîner un nouvel accès de colère vengeresse.

Un difficile problème se posait donc à Homère. Sous la conduite et la protection d'Hermès, Priam est arrivé sans être vu jusqu'au seuil d'Achille. Mais le dieu n'est pas allé plus loin, et le vieux roi pénètre seul dans la tente où deux familiers servent au héros le repas du soir.

477 *Ils ne virent pas entrer le grand Priam. Lui, s'approchant, Prit dans ses bras les genoux d'Achille, et baisa ses mains Terribles, meurtrières, qui lui avaient tué tant de fils. [...]*

483 *La stupeur saisit Achille, à voir ainsi Priam semblable aux [dieux ; Elle saisit également ses deux compagnons, et ils se regardaient [l ' u n l'autre.*

485 *Alors, pour supplier Achille, Priam parla :
« Pense à ton père, Achille semblable aux dieux :
Il a le même âge que moi, au seuil douloureux de la vieillesse.
Lui aussi, peut-être que ses voisins maintenant l'encerclent
Et le tourmentent, et personne n'est là pour écarter le
[malheur et la détresse.*

- 490 *Oui ; mais lui du moins, apprenant que tu vis,
La joie emplit son cœur, et il espère, au long des jours,
Voir son cher fils revenir de Troie.
Tandis que moi, je ne suis que malheur : j'ai engendré des
[fils valeureux
Dans Troie la Grande, mais de ceux-là, je dis que pas un
[ne m'est laissé.*
- 495 *J'en avais cinquante, lorsque sont venus les fils des Achéens :
Dix-neuf étaient d'un même sein,
Les autres engendrés dans mon palais par mes femmes.
A beaucoup l'impétueux Arès a brisé les genoux ;
Le seul qui me restait, qui défendait mon peuple et ma cité,*
- 500 *Celui-là, c'est toi qui viens de le tuer, alors qu'il combattait
[pour sa patrie,
Hector ! C'est à cause de lui que maintenant je viens aux
[nefs des Achéens,
Pour te le racheter : j'apporte une immense rançon.
Ah, respecte les dieux, Achille, et prends pitié de moi,
A la pensée de ton père ; pour moi, encore plus pitoyable
[que lui,*
- 505 *J'ai osé ce que jamais n'avait osé aucun mortel vivant sur
[cette terre :
L'homme qui a tué mon enfant, j'ai porté sa main à mes
[lèvres ! »
Il dit ; et dans le cœur d'Achille s'élève le désir de pleurer
[sur son père.
Le prenant par la main, doucement il écarte le vieillard.
Tous les deux restent là à penser : l'un songe à l'invincible
[Hector,*
- 510 *Et il sanglote éperdument, devant les pieds d'Achille, couché
[par terre ;
Tandis qu'Achille pleurait à la fois sur son père et aussi
Sur Patrocle. Leurs plaintes s'élèvent à travers la demeure.*

« Pense à ton père. » C'est la trouvaille qui dénouera la situation. En quittant Priam, Hermès lui avait conseillé d'implorer Achille « en invoquant son père, sa mère aux beaux cheveux et son fils ». C'était assez banal. Homère, en ne parlant ni de la mère ni du fils, en misant uniquement sur le père d'Achille, renouvelle magnifiquement ce thème usé en le faisant servir à un double but.

D'abord, il faut éviter que la vue de Priam ne pousse Achille à tuer le vieillard suppliant, et à commettre ainsi un acte entaché de cette démesure qui est pour

les Grecs le seul péché irrémissible. Priam, c'est le père d'Hector, c'est le responsable, comme son fils, de la mort de Patrocle, c'est l'incarnation de ce qu'Achille hait présentement de toute la violence de son cœur orageux. Comment empêcher un malheur ?

Profitant du premier moment de stupeur — qu'Homère a bien pris soin de noter — Priam s'empresse d'effacer sa propre image et comme de se cacher derrière celle de Pélée, le père d'Achille. En regardant à ses pieds les cheveux blancs de ce pauvre vieillard, le héros ne voit plus maintenant le roi des Troyens, mais le vieil homme que lui-même a laissé tout seul là-bas, en Phthiotide, et qui pleurait le jour de son départ. Priam a franchi le premier obstacle, sa vie ne court plus de danger.

De plus, en évoquant Pélée, Priam commence déjà d'exorciser dans l'âme d'Achille l'image de Patrocle, et de fournir une nouvelle pâture à la mobilité de son cœur. Nous l'avons vu : Achille est un passionné, un être à la fois violent et tendre que son affectivité domine et que le raisonnement n'atteint pas. Dès qu'une image se présente au champ de sa conscience, elle l'envahit tout entier et ne cède qu'à une autre image. Or Priam est impuissant tant que le souvenir de Patrocle est maître d'Achille ; parler tout de suite d'Hector ne servirait de rien, car Hector et Patrocle forment dans le cœur d'Achille le couple qui entretient la haine et le désespoir.

Il fallait donc trouver un biais, car enfin c'est d'Hector qu'il s'agissait, et de réclamer son cadavre. Tout va partir de Pélée, et par quelques glissements d'une admirable souplesse, Priam en arrivera enfin à prononcer le nom maudit, mais en le situant dans un ensemble de relations dont Pélée est le centre, où Patrocle n'a pas de place. Voyons ceci de plus près.

Après avoir évoqué l'image de Pélée, Priam s'introduit lui-même en relation avec le lointain vieillard : « il a le même âge que moi, au seuil douloureux de la

vieillesse ». Il faudrait ici entendre la poignante musique de la fin du vers 487, les sonorités sourdes de son rythme incantatoire : *oloô épi gêraos oudô* ; c'est comme le gémissement du malheur, car dans cette société de guerriers, vieillir n'est pas agréable.

Les vers suivants accentuent la similitude entre les deux vieillards et cherchent en même temps à prolonger l'émotion naissante d'Achille. Priam esquisse d'un trait sobre la détresse des vieux, livrés, sans force pour se défendre, aux attaques des voisins malveillants. Comme lui-même assiégé dans Troie depuis dix ans, qui peut dire si Pélée n'a pas également à soutenir tout seul les assauts d'éventuels ennemis ? Achille comprend fort bien, et dans sa réponse à Priam, à son tour il évoquera la solitude douloureuse de son père : « Et voici que je ne puis veiller sur ses vieux jours : bien loin de ma patrie, je reste en Troade pour ton malheur et celui de tes fils ».

La fin du vers 489 introduit de façon voilée le thème que développera la suite : « et personne n'est là pour écarter le malheur et la détresse ». Ton père, Achille, te réclame en vain à ses côtés, comme moi-même je n'ai désormais plus personne pour défendre ma ville. On voit se profiler l'ombre d'Hector ; mais il est encore trop tôt pour prononcer le nom de celui qui a tué Patrocle.

Après s'être identifié avec Pélée, Priam va lentement « décrocher », pour ne plus parler que de lui. Ton père, Achille, a au moins une consolation : l'espoir qu'un jour il reverra son fils chéri. Mais moi, mon malheur est à son comble : « Je suis *tout-malheur* » dit le texte grec, grâce à l'un de ces mots composés qu'il fabrique avec tant d'aisance, un mot qui apparaît ici chez Homère pour la première et dernière fois et qui n'en a ainsi que plus de relief, étant comme l'équivalent d'un nom propre.

L'espace d'un instant, le vieillard se prend à songer à Troie la Grande, à cette couronne de cinquante fils qui faisait sa gloire et sa puissance, à ces dix-neuf que lui avait donnés Hécube, l'épouse en titre, celle que son cœur préfère. Mais tout s'est effondré : pas un seul ne

lui reste, les Grecs les ont tous pris. Un grand nombre est mort au combat. Pour les autres (car tous n'ont pas péri, et Homère en cite une dizaine quelques vers plus haut) les dangers de la guerre ont montré leur lâcheté, et Priam les renie. C'est ainsi qu'il leur disait avant de partir : « Fils indignes et lâches, que n'êtes-vous morts, tous, à la place d'Hector !... J'avais engendré des fils braves... Arès me les a pris, tandis qu'il m'a laissé ceux-ci, des misérables, des menteurs, des danseurs ! »

Ayant ainsi attiré la pitié d'Achille sur son propre sort, Priam peut maintenant introduire Hector : « Il me restait un fils : tu viens de le tuer ». Hector n'apparaît ici en relation qu'avec Priam, et tous deux font un couple parallèle à celui que Pélée forme avec Achille. Toute allusion à Patrocle est absente. D'ailleurs deux fois dans la même phrase, Priam insiste sur le rôle de défenseur qui a été celui de son fils, ce défenseur que peut-être le père d'Achille appelle en vain du fond de sa Phthiotide. Hector n'a rien fait d'autre que de combattre pour Priam : « Il défendait mon peuple et ma cité ». Le lecteur grec ne pouvait pas manquer ici de se souvenir que le nom même d'Hector signifie « le mainteneur », celui qui tient, celui qui fait tenir debout. Et c'est avec cette signification que le nom propre arrive enfin, en rejet, alors qu'on ne l'attendait plus.

Il est immédiatement suivi d'une ponctuation forte, qui arrête le vers d'une façon exceptionnelle. C'est comme si Priam, ne dominant plus très bien son émotion, était durant un instant incapable de continuer, s'attardant à écouter mourir dans son cœur l'écho de ce nom bien-aimé.

Pélée d'abord, puis un couple Pélée-Priam, ensuite Priam seul, enfin Priam et son fils pour aboutir maintenant à l'unique Hector. De Patrocle, encore une fois, pas un mot, puisque tout le discours ne tendait qu'à effacer son image. Il réparaitra à son heure. Pour le moment, par la grâce d'Homère, Achille peut entendre le nom d'Hector et penser à lui sans référence à la mort de Patrocle.

Que ce résultat soit fragile encore, Priam le sait bien. A peine a-t-il indiqué que racheter à prix d'or le cadavre de son enfant est l'unique but de sa venue, qu'aussitôt

il rappelle Achille au respect des dieux. Il faut comprendre cet avertissement de la manière suivante : ne pas se laisser fléchir par la supplication du vieillard et refuser une sépulture honorable à ce fils que l'on réclame, ce serait de la part d'Achille un de ces actes de démesure qui outragent personnellement les dieux. Puis, comme pour faire oublier son audace, Priam reprend à l'envers, très rapidement, le fil de son discours et revient à son point de départ : « aie pitié de moi en pensant à ton père ». Il termine enfin en soulignant ce qu'avait d'exceptionnel le geste pathétique par lequel, surmontant sa répulsion, il n'a pas hésité à baisser les mains qui ont versé le sang de son enfant.

Achille devra répondre. Mais le poète s'arrête, le temps de quelques vers, pour contempler ces deux ennemis, le Grec féroce et le Troyen douloureux, unis au-delà de toute haine dans la commune méditation de leur chagrin. Chacun songe à l'être chéri dont l'horrible fatalité de la guerre l'a privé ; mais si chacun reste avec sa propre souffrance, ils ne sont pourtant pas isolés dans leur douleur personnelle, et c'est ensemble qu'ils versent leurs larmes silencieuses.

Car Achille pleure. On pourrait croire que cela n'a rien d'extraordinaire, puisque depuis la mort de Patrocle, chaque fois qu'il est seul, et souvent même en public, il se laisse très visiblement aller à sa douleur. Mais il y a entre les cas précédents et celui-ci une profonde différence.

Jusqu'alors en effet, le désespoir poussait Achille à des gestes et à des cris d'une violence extrême. Lorsqu'il apprit que Patrocle n'était plus, il s'est roulé dans la poussière en s'arrachant les cheveux, et ses amis ont dû le tenir de peur qu'il ne se tue. Peu après, il confiera lui-même à Thétis venue du fond de l'Océan pour le consoler, qu'il n'aspire plus qu'à mourir. Et ce qu'il fait entendre, ce sont ou bien des cris aigus, comme lorsque sa mère le retrouve le lendemain serrant dans ses bras le corps inerte de son ami, ou bien de sourds

gémissements que le poète compare au rugissement de la lionne découvrant le cadavre de ses petits.

Au début même de ce chant vingt-quatre, Homère nous rappelle que chaque nuit le héros est en proie au désespoir, cherchant vainement le sommeil qui le fuit, tantôt couché sur la face, tantôt allongé sur le dos, l'esprit et le cœur obsédés par le souvenir de Patrocle. N'y tenant plus, vers le matin il erre désemparé sur la grève, et le soleil à son lever le voit tourner comme un fou, au grand galop de ses chevaux, autour du corps de Patrocle, traînant derrière lui le cadavre d'Hector attaché par les pieds.

Or, après le discours de Priam, on sent qu'une sorte d'apaisement est descendu sur lui. Le geste qu'il a pour écarter le vieillard est unique dans toute l'Iliade, et l'adverbe *doucement* qu'emploie ici le poète n'avait jamais servi pour Achille. Le souvenir de son vieux père a retourné son cœur, et son émotion se traduit par les larmes silencieuses qu'il verse en prenant *doucement* la main de Priam.

C'est le moment que choisit le poète pour prononcer enfin le nom de Patrocle. Car Achille ne pleure pas seulement sur son père, mais aussi, nous dit Homère, sur l'ami disparu. Et le nom de Patrocle arrive en rejet au début du vers, exactement à la même place que celle donnée plus haut à Hector.

Achille a désormais, à la faveur de son amour pour son père, assumé la perte de Patrocle, et c'est une même émotion sans révolte qui les associe tous les deux dans son cœur chaviré de tendresse et de regret. La paix, une paix certes douloureuse mais bienfaisante, est revenue dans cette âme tourmentée. Homère maintenant, à la fin d'un poème de 15.000 vers, peut se retirer. Il avait entrepris de chanter la colère d'Achille : la mort et la souffrance ont adouci enfin ce cœur farouche, et l'orgueil démesuré du héros a fondu en larmes d'acceptation. Lorsqu'il prendra la parole pour répondre à Priam, nous croirons entendre un sage qu'une longue vie a mûri pour la résignation :

*A quoi bon les sanglots qui glacent le cœur ?
Car tel est le sort que les dieux ont filé pour les pauvres mortels :
Vivre dans la douleur.*

Joseph VOGEL



Cliché obligeamment prêté par la « Tribune de Lausanne

(Tous droits réservés)

A ATHENES « *Devant la ville de Solon, on est comme enchanté par les prestiges du génie ; on a l'idée de la perfection de l'homme considéré comme un être intelligent et immortel.* »

CHATEAUBRIAND